

Je-ité [IChsamkeit]
Au sujet de la résonance spirituelle de l'Apocalypse
Salvatore Lavecchia

Le vrai Je (...) n'est découvert que dans l'amour.

Or l'amour est don de l'essence propre à l'essence étrangère.

C'est pourquoi le vrai Je doit être découvert comme une essence étrangère.

R. Steiner, GA 84, 22 avril 1923

1. Accélération

Cela sonne banal entre temps lorsque quelqu'un caractérise notre présent comme apocalyptique, en identifiant à l'occasion l'Apocalypse avec toutes les catastrophes possibles se produisant plus ou moins spectaculairement. Cette sensation négative émanant de l'Apocalypse fait oublier, par contre, que le mot grec « apokálypsis » caractérise originellement et mot pour mot de manière neutre un « dévoilement » avec le devenir manifeste qui s'ensuit d'une réalité qui était jusqu'alors justement recouverte d'un voile et cachée. Quelle réalité veut donc ainsi se manifester dans notre présent qui, jusqu'alors est restée voilée ? Comment veut-elle se révéler ?

Comme chiffre extérieur de notre époque se révèle, de façon plus en plus aiguë dans ces dernières années, une tendance à l'accélération qui confronte les êtres humains avec une vie propre, semblant inévitable, insurmontable, dans une absence de visibilité — que ce soit individuellement ou en communauté. Cette accélération est engendrée par des dynamiques géopolitiques extérieures, par exemple, de plus en plus compliquées et en même temps rasant, à l'encontre desquelles la plus grande partie des êtres humains n'éprouvent rien que la sensation de ne pouvoir embrasser du regard les choses, d'impuissance, de non-liberté. Cette accélération est intérieure et s'empare, par exemple avec la digitalisation, de plus en plus de domaines de la vie et vis-à-vis de laquelle la conscience individuelle des êtres humains considère l'être humain personnel, avec ses rythmes correspondants, limité, emprisonné, non-libre, dépassé et par conséquent nécessitant un surmontement.

2. Non-liberté comme négation de l'Apocalypse

Les deux phénomènes agissent tous deux ensemble dans la même mesure de sorte que de plus en plus d'êtres humains peuvent de moins en moins se sentir comme des centres de volonté active et autonome : la non-liberté devient l'atmosphère de base, qui détermine toujours de manière plus pénétrante la résonance de leur vie. Et cette atmosphère engendre une peur abyssale qui ne peut plus être maîtrisée chez de nombreuses âmes. Un résultat en est une folie de délégation qui entre temps s'empare de tous les domaines de la vie. On veut être sûrs de manière permanente, aussi bien physiquement que psychiquement. Pourtant on identifie de moins en moins la source d'une assurance authentique avec une activité voulue et organisée de manière autonome. On est donc prêts, conséquemment, à déléguer de plus en plus extérieurement — que ce soit scientifiquement ou politiquement — à des instances, la liberté, l'imagination, la créativité au nom de l'assurance : on est prêts à devenir toujours plus non-libres pour pouvoir se sentir de plus en plus sûrs. La chose capitale est à l'occasion de requérir la conservation de la forme actuelle de conscience et de vie, c'est égal que cette conservation soit le résultat d'une politique de sécurité dictatoriale ou entre temps celui d'un monde de machines promettant l'immortalité. Au fond, on semble être de plus en plus fatigués d'exercer une activité authentiquement personnelle, authentiquement libre et voulue.

Si avec cela l'humanité en est à édifier un empire de passivité impersonnelle, dans lequel une activité ne signifie qu'un engendrement — plus ou moins doux — dirigé autoritairement, gouverné par la machine et une réponse à une incitation, l'être humain se laisse-t-il réduire à un « on » impersonnel ? L'avenir de l'être humain est-il un entre-chose, engendré par la machine, qui ne sera ni éveil ni rêve, ni vie ni mort, enveloppant l'être humain dans un réseau hallucinatoire se déguisant dans une sécurité immortelle,

nonobstant non-vivant, automatique, sans-Je ? Alors cet avenir en rapport à l'être humain ne serait pas une Apocalypse : non pas un dévoilement, mais au contraire, un voilement de l'être humain au nom de la peur, à savoir au nom des pulsions qui jaillissent seulement du physique et du psychique en construisant entre l'être humain et l'action de l'esprit une barrière de plus en plus épaisse.

***Car seules ces choses-là sont réellement bonnes,
que jamais sans notre volonté
nous ne pouvons ni trouver ni perdre.***

Pelage, lettre à Démétrias, 10

3. L'idée de non-liberté est un acte libre !

Les atmosphères extérieures et intérieures, qui sont ressenties et qualifiées usuellement comme apocalyptiques, ne surmontent pas les limites du corps et de l'âme, c'est-à-dire la sphère du physique et celle du psychique. Elles ne touchent pas, en somme, la réalité de l'esprit. Mais une Apocalypse sans esprit a-t-elle le droit d'être considérée comme authentique ? Quand vis-je et agis-je pourtant comme esprit.

Vie et action comme esprit, je voudrais caractériser cela en partant, à titre d'essai, carrément de l'atmosphère de non-liberté qui a été évoquée jusqu'ici. Car la possibilité, précisément, de penser ma non-liberté, montre d'une manière paradoxale la radicalité de ma liberté vis-à-vis du corps et de l'âme. Pour me ressentir non-libre, je dois *vouloir* penser pour préciser la non-liberté : je dois *vouloir*, autrement dit, me penser comme quelqu'un *voulant* la non-liberté ! Ce vouloir n'est pourtant en principe aucun résultat automatique d'une pulsion physique ou psychique, aussi longtemps que je suis psychiquement sain. Autrement dit : rien ni personne, ne me force à vouloir l'idée de non-liberté : cette idée est donc née au moyen d'une résolution, au moyen de laquelle je *veux* cette idée. Et cette volonté est libre, parce que je peux aussi orienter mon vouloir de sorte que je *ne veux pas* la non-liberté.

Le présent du Je : Je-ité

Carrément l'idée de non-liberté — une non-liberté authentique peut seulement débiter comme une idée que *Je* veux penser — me révèle que je suis une réalité dans mon vouloir penser, une réalité qui peut pourtant surmonter toutes les limites du corps et de l'âme, ne serait-ce encore rien que pendant une seconde : c'est précisément dans le vouloir qui veut l'idée de non-liberté que ma liberté devient transparente, si je *veux* voir cette transparence ! Dans ce vouloir, je suis pour préciser capable, *librement*, d'enfanter une négation infinie de mon Je, à savoir en voulant et pensant l'infinité d'un non-Je qui me limite et me détermine. Dans cette infinité, si je veux consciemment la percevoir, je perçois nonobstant la présence de mon Je voulant et pensant — comme Je peux la percevoir, quoique d'une autre façon, dans la conscience de mon soi — ; sans ce présent-là je ne pourrais pas, par contre, vivre cette infinité. Parce que j'oublie ce présent-là, je vis dans la rencontre d'avec l'infinité du non-Je, une non-liberté comme un état insurmontable.

C'est égal que je pense un Je ou un non-Je, que je me pense libre ou non-libre, je me *veux* dans les deux cas comme volonté du penser, que je peux enfanter et penser consciemment et librement. Cette naissance du vouloir ne se produirait pas si *Je* ne la causais pas : *J'enfante Je* comme voulant penser, qui peut se penser lui-même comme Je ainsi que Non-Je comme infiniment autre. En vivant consciemment ce vouloir du Je, je me révèle à moi-même comme esprit, à savoir comme liberté voulant, qui peut être aussi présente dans sa négation infinie : comme une liberté qui peut imaginer et vouloir créativement le Je aussi au-delà de sa négation infinie : comme — que ce terme forgé soit ici autorisé — une *Je-ité*, qui surmonte toute polarité inféconde du Je et du non-Je/monde, en niant en soi attention et activité, de son identité consciente de soi et amour inconditionnel.

Dans la *Je-ité* je ne suis plus un point de ténèbre se ratatinant sur lui-même, qui s'oppose à autrui en se mettant lui-même en captivité de non-liberté et en l'éprouvant. Dans la *Je-ité* je m'enfante comme un être de lumière originel, spirituel et pour cette raison, conscient de son soi, qui instantanément, au-delà de l'espace et du temps, s'essentialise en esprit et règne en recevant, à partir de l'infinité de révélations de tous les autres centres de lumière, comme une révélation de son être propre pouvant de nouveau enfanter un monde rempli de lumière : comme sphère, dans laquelle chaque point est centre.

5. Apocalypse comme naissance de la *Je-ité*

La *Je-ité* comme naissance consciente d'un présent de l'être humain et de la Terre à partir de l'esprit doit être considérée comme la réalité qui semble vouloir se dévoiler aujourd'hui toujours plus. Une réalité qui se révèle déjà dans toute naissance physique voulue consciemment d'un être humain. Car le vouloir qui veut consciemment cette naissance, ne peut pas survenir sans un Je qui s'ouvre à la révélation d'un non-Je jusque dans l'infini — jusqu'au renoncement à une liberté sans limite — : à partir de l'amour, voulant la transparence lumineuse de son être-Je exactement de manière inconditionnelle et par un don de soi total comme la transparence de l'être-Je propre.

Une parturiente dans les douleurs de l'enfantement, une naissance et sa mise en péril et pourtant aussi le surmontement de ces périls-là, forment le centre topographique de l'Apocalypse de Jean (**Apo.12**, 1-6). Considéré superficiellement notre temps présent ne semble révéler que douleurs et mises en péril et laisser peu de reste aux forces de la naissance, aux forces de l'amour. Il semble au contraire vouloir éteindre inconditionnellement toute volonté créatrice authentique, en enfouissant de plus en plus la confiance dans la vertu d'enfantement de notre Je. Une non-liberté et une captivité non-voulues, une ouverture non consciemment voulue, jusqu'à l'infini semble se révéler de plus en plus à nous.

Au lieu de la *Je-ité* créatrice, la politique, la science, la technique, l'économie et de nombreuses orientations à la mode de la spiritualité, nous présentent usuellement — souvent en agissant en association perverse — une certitude commode, uniformisante, le retour non-libre de l'identique, avec la bureaucratisation certifiante et la folie de digitalisation conséquentes, comme but de notre existence d'être humain : un monde sans vertu d'enfantement du Je souhaiterait se créer là où chacun(e) n'éprouverait plus la douleur de mettre au monde — qu'elle soit physique ou psychique, ou de l'esprit — et à cause de cela aussi, ni la joie de l'imagination et de la créativité authentiques, la vertu de création de l'amour. Ces instances veulent ainsi nous abuser afin que nous nous sentions toujours plus contraints de ne pouvoir vouloir penser rien d'autre que les illusions dépourvues d'amour qu'elles sont en train de faire apparaître comme par magie devant nous : comme l'impossibilité d'une authentique liberté. Elles veulent nous faire oublier qu'une non-liberté, considérée sans préjugé, est en définitive une naissance de notre vouloir pensant, qui est détournée de la lumière de l'esprit, de la source de *Je-ité*. Le temps de ces instances est pourtant à chaque fois un passé à vu d'œil impuissant, si nous voulons nous percevoir et nous vouloir comme un Je qui seulement dans ses propres mains et seulement dans ses propres mains, dispose de la puissance du vouloir-penser de la liberté et aussi de la non-liberté. Ce vouloir est *Je-ité*. Dans l'expérience consciente de ce vouloir, je ne suis plus simplement un fainéant, un résultat automatique des dynamiques politique, économique et culturelle : je suis ici la volonté de vouloir à tout instant la lumière de la liberté dans l'esprit, qui peut oser enfanter.

Das Goetheanum 20-21/2016.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Salvatore Lavecchia (né en 1971) est professeur d'histoire de la philosophie antique à l'Université d'Udine, chargé de cours du Master « La Philosophie en tant que chemin de transformation » de l'Université de Vérone et co-fondateur & collaborateur au *Philosophicum* de Bâle. Il œuvre entre l'Italie (professionnellement) et l'Allemagne (famille).